

## COURRIER D'ONTARIO.

Payer à sa couturière \$35,000, et se voir traîner devant les tribunaux de son pays par cette même couturière, qui réclame encore \$18,000 comme solde de compte, ce n'est pas gai. Heureusement qu'à Ottawa de telles horreurs sont inconnues.

Aimer la toilette, n'est certes pas un vice chez une femme. Est-ce un défaut? Au point de vue de la philosophie, peut-être; au point de vue de la chronique, non, mille fois non.

On a beau dire, les belles toilettes font les femmes charmantes. Elles ajoutent du piquant aux plus jolies, et de l'agréable aux plus laides mêmes.

Celles qui ont des aspérités, ou des rugosités dans le caractère, ne peuvent mieux dissimuler ces petits désagréments personnels, qu'en s'enveloppant dans le satin, le velours, la soie, la mousseline et la dentelle.

Mais il faut pourtant garder en toutes choses une certaine mesure honnête et modérée, et c'est évidemment ce qu'ont oublié de faire Mme. la comtesse Rapp, et Mme. la comtesse Henry, sa fille, les deux héroïnes en procès avec leur couturière.

Il doit être excessivement désagréable pour un mari de voir sa femme, pour un comte de voir sa comtesse engagée dans une affaire de chicane avec sa modiste, et débattre devant la justice le prix d'une façon de robe; mais je conçois néanmoins que la patience d'un homme a ses limites; et qu'après avoir payé des quinze et vingt mille piastres à une seule et unique couturière, il trouve mauvais qu'on lui réclame encore une petite somme de dix ou douze mille piastres pour le même service.

Si j'étais couturière, et que j'inclinasse à faire rapidement fortune, il est clair que je ferais tout en mon pouvoir pour recruter une clientèle de comtesses, disposées à se vêtir dans les prix forts; mais je ne ferais jamais la sottise de poursuivre mes clientes pour \$18,000, après leur en avoir volé déjà au moins \$12,000.

En cela, je trouve que Mme. Achard, la modiste en question, a manqué elle aussi, de tact et de mesure.

Mais cette modiste a ses prétentions. A force de se faire payer des sommes folles pour de simples façons de robe, elle s'est prise au sérieux. Elle croit avoir une mission dans la société, celle d'habiller les dames du grand monde... et de les rançonner. Elle se croit aussi d'immenses talents, un grand génie, et elle se dit probablement que les talents et le génie doivent se payer au prix de l'or.

Comme s'est écrié ironiquement un avocat en cour: Mme. Achard n'est pas une faiseuse, c'est une artiste; ses chapeaux ne sont pas des chapeaux, ce sont des œuvres; ses robes ne sont pas des robes, ce sont des créations; elle ne fait pas des corsages, elle les signe. C'est la Corinne de la couture.

Cela paraîtra fabuleux à plusieurs de vos lecteurs que deux femmes puissent dépenser des sommes aussi énormes uniquement pour la toilette. Dans notre petit pays démocratique, nous sommes encore à quelques bons milliers de piastres de pareilles extravagances. Les fortunes sont fort clairsemées parmi nous; rien ne peut, je ne dis pas excuser ou justifier, mais seulement provoquer de pareilles folies.

Mais ce n'est pas la même chose dans une ville comme Paris, par exemple, où se concentre une société brillante, formée de l'élite des fortunes de la France et de l'Europe entière. Là, le luxe ne connaît aucune borne. Il va par centaines de millions francs, par millions mêmes, sacrifiant tout à ses fantaisies et ses caprices, comme aux seules grandes choses dignes d'occuper la vie.

Voici ce qu'on écrit de Londres au *Journal Officiel* de France:

Bien que le fenianisme, battu sur les frontières canadiennes, ne puisse espérer de traverser, par son intervention, le règlement de l'affaire Red River, nous n'en suivons pas moins avec intérêt l'expédition embarquée, dans les premiers jours de mai à Collingwood, pour se rendre au fort William. C'est là que les troupes anglaises se réuniront aux volontaires. Ceux-ci, presque tous d'origine franco-canadienne, forment un corps de 150 hommes, tous jeunes, ardents et résolus. 21 Indiens Iroquois sont attachés au service et aux manœuvres du steamer *Algoma*. Ce navire à trois ponts est suivi d'esquifs légers construits exprès pour le transport des troupes sur les rivières.

Aux dernières dates, les volontaires étaient arrivés sans incidents fâcheux au rendez-vous donné. Plusieurs tribus des frontières ont offert leur coopération. Le gouvernement canadien ayant accepté, sous réserve, bien entendu, les propositions pacifiques de Riel, n'a pu donner à l'expédition un caractère agressif. Il s'est donc borné à former un cortège aux plénipotentiaires chargés de traiter de la paix.

Si cependant les choses changeaient d'aspect, nous aurions comme auxiliaires la tribu des Iroquois, et les 12,949 soldats anglais qui forment l'effectif de nos forces militaires au Canada pourraient répondre à toute éventualité fâcheuse. Bien que le gouvernement métropolitain soit résolu à retirer toutes nos garnisons coloniales, laissant aux habitants le soin de leur défense, mille et une raisons puissantes nous forcent à prolonger, sans époque déterminée, le séjour d'un certain nombre de soldats anglais dans nos possessions. Ainsi nous avons comme je viens de le dire, 12,949 individus au Canada; dans la Nouvelle-Ecosse, le Nouveau-Brunswick, 3,896; aux Bermudes, 2,166; dans la Nouvelle-Zélande, 797; en Australie, 994; à la Jamaïque, 1,834; dans le Honduras, 226; à Bahama, 389; au Cap de Bonne-Espérance, 4,216; sur la côte occidentale de l'Afrique, 912; à l'île Maurice, 648; à Ceylan, 2,113; en Chine et au Japon, 2,094; à Falkland Islands, 34; dans la Colombie anglaise, 131; à Sainte-Hélène, 427; à Gibraltar, 4,826; à Malte, 5,908; au Bengale, 37,662; à Bombay, 12,012; à Madras, enfin, 10,984. De ces chiffres, relativement peu considérables, il faut déduire plus d'un tiers appartenant au corps dit colonial. Ce sont en effet des indigènes organisés volontairement et aux frais du gouvernement local. D'après ces chiffres officiels, cent mille hommes à peu près suffisent à la défense de nos nombreuses, lointaines et productives colonies.

Il y a des inexactitudes, dans ces lignes, mais il y a aussi quelques renseignements bons à noter.

Le correspondant du *Journal Officiel* a été évidemment mal renseigné, puisqu'il est sous l'impression que les volontaires envoyés à la Rivière-Rouge sont presque tous canadiens-fran-

çais. Du reste, il n'est pas étonnant que l'on fasse erreur là bas, puisqu'ici même, à Toronto, en plein synode presbytérien, on a dit qu'il y avait sept ou huit chapelains attachés à l'expédition, bien qu'il n'y en ait que deux.

Le correspondant doit se tromper également, lorsqu'il porte à près de 13,000 hommes l'effectif des forces militaires impériales actuellement au Canada. Je crois qu'il y a là une grosse exagération.

La parole est à un Américain:

«J'ai épousé une veuve qui se trouvait avoir une fille nubile. Mon père, qui venait souvent nous voir, se prit d'amour pour ma belle-fille et l'épousa. Ainsi, mon père devint mon beau-père, et ma belle-fille ma mère, puisqu'elle était la femme de mon père. Quelque temps après, ma femme eut un fils: il était le beau-frère de mon père et mon oncle, puisqu'il était le frère de ma belle-mère. La femme de mon père—ma belle-fille—eut aussi un fils: il va sans dire que ce fils était mon frère, et en même temps mon petit-fils, puisqu'il était l'enfant de ma fille. Ma femme était ma grand-mère, puisqu'elle était la mère de ma mère. Moi, j'étais à la fois l'époux et le petit-fils de ma femme; et, comme l'époux de la grand-mère d'une personne est son grand-père, j'étais mon propre grand-père.»

Cela manque peut-être de nouveauté, mais c'est toujours gai.

Un notaire, très-absorbé par les détails de sa profession, écrivant un jour à sa femme en voyage et ayant biffé deux mots dans sa lettre, la termina de la manière suivante:

«Je t'aime pour la vie et t'embrasse de tout mon cœur, sous l'approbation de deux mots rayés comme nuls.»

Quelqu'un s'est amusé à calculer à quelle hauteur atteindrait l'amas de tous les bossus du globe en les mettant les uns sur les autres. Il a trouvé vingt-cinq lieues. A quoi diable cela l'avance-t-il de connaître ce détail?

## EXPEDITION DU NORD-OUEST.

CAMP DE THUNDER-BAY.

14 juin 1867.

Nous sommes arrivés à l'endroit d'où je vous écris, jeudi dernier, 9 du courant, après un voyage en steambot qui nous a pris cinq grands jours de Collingwood au Camp de Thunder Bay. Nous avons trouvé à notre arrivée, le 1er Bataillon Ontario volontaires complètement installé, sauf deux compagnies, qui étaient restées campées au «Sault Ste. Marie.» Ces deux compagnies sont arrivées ici hier matin, il ne manque donc plus à l'effectif des deux Bataillons «Québec et Ontario» que deux autres compagnies attendues ce soir même ou demain matin, par le même steambot qui doit emporter cette correspondance.

Ces deux compagnies sont commandées par les Capitaines Amot et Fraser, tous les deux de Québec.

Nous n'avons encore aucun ordre pour le départ définitif, mais tout est prêt, et les deux bataillons sont à même de se mettre en marche au moindre signal.

Notre camp se trouve à quatre milles de «Fort William.» Ce trajet doit se faire en chaloupe.

Je ne sais si ces deux mots vous produiront le même effet qu'à moi, mais la 1ère fois que je les entendis prononcer, je me figurai voir une ville, sinon considérable, mais au moins possédant quelques fortifications. Rien de tout cela.

Fort William possède quatorze maisons, je les ai comptées; et dans ce chiffre, je comprends maisons, et hutes indiennes; le tout construit en planches ou en écorces.

Il y a dans cette localité, un magasin d'approvisionnement de toute espèce, ou les indiens et les colons d'alentour viennent faire leurs emplettes. Dans ce magasin, on peut tout trouver, armes, munitions, effets d'habillement et de campement, provisions de bouche, etc., etc., en un mot tout ce qui peut être nécessaire à la vie des bois. Je suis intimement convaincu que le propriétaire de cet espèce de bazar fait de bonnes affaires. La maison qu'il habite paraît certainement très-comfortable et semble un espèce de palais comparée à celles qui l'entourent.

Au milieu même de Fort William, se trouve une bâtisse en pierres dures, recouverte en jonc, dont les fermetures, portes et fenêtres sont complètement en fer.

Il m'a été rapporté que cette espèce de maison forte avait été faite, à une époque où quelques indiens avaient tenté plusieurs coups de mains, et le mode adopté dans la construction avait été choisi pour qu'à un moment donné, on put s'en servir comme d'une citadelle à l'abri des balles et de l'incendie.

Quoique d'un aspect pauvre, le pays ne manque pas d'un certain côté pittoresque, les paysages sont magnifiques, et à leur aspect, on ne peut s'empêcher de s'avouer avec foi et sincérité que *Celui* qui a fait tout cela est un grand artiste.

A en juger par ce qui nous entourait ici, le voyage de Thunder Bay à Fort Garry ne sera pas sans fatigues. Nulle part de chemins frayés; partout, en quittant les bords du Lac Supérieur, profondeurs immenses de bois en partie inexplorés.

Le sol n'est qu'une couche épaisse et considérable de débris d'arbres et de mousse. Devant le camp, les bords du Lac Supérieur, sur lequel nous avons voyagé pendant trois grandes journées; à notre gauche, les bois, à droite, encore les bois, derrière nous, toujours les bois, toujours les arbres; tout cela augmenté d'une quantité prodigieuse de moustiques. Oh! les moustiques! voilà des ennemis infatigables, plus on en tue, plus il en reste! Pendant toute la journée, un bourdonnement incessant, que ne peut couvrir qu'avec peine le bruissement des feuilles et le murmure du Lac.

Je suis moralement convaincu que M. de Lamartine n'a pas écrit son «Lac» au bord de celui près duquel nous nous trouvons, car s'il en était ainsi, M. Niedermeyers n'aurait pas oublié de mettre dans la belle musique qu'il a fait pour cette magnifique poésie, une partie d'orchestre ou un accompagnement de Piano, pouvant figurer le chœur de ces innombrables insectes qu'on appelle moustiques. A coup sûr, l'éminent poète eut perdu ici toutes improvisations poétiques, et les dards insatiables de ces terribles sucurs de sang auraient bien su le tirer de ses délicieuses rêveries.

Le lendemain de notre arrivée au camp, la plupart des hommes avaient peine à se reconnaître, quelques uns d'entre eux avaient la figure boursoufflée. Assurément, l'inquisition n'a jamais pensé à ce genre de supplice, car elle aurait cherché

le moyen de peupler une chambre de torture d'une grande quantité de ces petits démons ailés, et le pauvre patient appelé à être enfermé au milieu d'eux eut bien certainement préféré le garrot, la succession des pintes, ou même le rouage. Tous ces supplices tuaient presque toujours sur le coup, celui que nous endurons, nous, est capable de rendre fou.

Nous avons reçu hier plusieurs journaux de Montréal, inutile de vous dire qu'ils ont été dévorés avec une avidité bien compréhensible, du reste j'ai pour mon compte reçu une lettre particulière m'apprenant que quelques bruits absurdes avaient été répandus dans votre bonne ville canadienne.

10. Le Colonel Casault, aurait dit-on, chez vous, fait une demande de résignation, et serait remplacé par le Colonel Smith! rien de plus faux!

Je suis pour mon compte, certainement convaincu que le Colonel Casault n'a jamais eu cette pensée, et sans connaître le Colonel Smith, et surtout, sans vouloir mettre en doute ses qualités militaires, je puis assurer que le 2d. Bataillon de Québec Rifles, verrait avec une véritable peine s'éloigner celui qui l'a commandé jusqu'à présent. Ainsi que je vous le disais dans ma dernière correspondance, cet officier supérieur a su se mériter la sympathie et l'estime de tout son Bataillon. Essentiellement militaire, et surtout très impartial, c'est bien l'officier qu'il fallait aux volontaires canadiens. Tout le monde dit ici, que le gouvernement d'Ottawa a été bien inspiré en nommant le Colonel Casault au commandement qui lui a été donné, et son départ attristerait sans contredit tous ceux qui ont su justement l'apprécier. Les soldats volontaires l'aiment et comptent sur lui comme il peut compter, lui, sur ses soldats.

20. Cancan: Plusieurs officiers se sont battus en duel, et dans différentes rencontres quelques uns ont été blessés! Celui qui le premier a propagé cet énigme mensonge mériterait le supplice que j'indiquai tout à l'heure; être enfermé dans une chambre bien close avec plusieurs milliers de moustiques.

L'auteur de ce bruit avait évidemment une intention malveillante. Les familles auxquelles appartenaient nos officiers ont pu s'alarmer de tous ces bavardages indignes, plusieurs ont peut-être encore dans l'inquiétude. Pourtant tout cela est mensonge.

Tous ici, officiers et soldats, comprennent trop bien leur devoir pour se laisser aller à des actes semblables. Ils savent trop bien surtout qu'une bonne entente dans les cadres est nécessaire, pour mener à bonne fin, cette expédition, pendant laquelle ils auront à traverser les mêmes dangers, à partager les mêmes fatigues, les mêmes privations.

La cordialité la plus franche règne ici, nul n'a eu connaissance encore de la moindre discussion, de la plus insignifiante dispute, et tous, j'en suis certain, conserveront cette esprit de confraternité qui est d'une si grande nécessité dans une réunion d'hommes appelés à vivre ensemble, à se protéger par une solidarité réciproque. Les officiers ont confiance en leurs soldats, comme les soldats en leurs officiers, et personne parmi nous, n'oubliera qu'on doit se tendre la main réciproquement.

Tout le monde ici est indigné de ces mensonges répandus avec un malin plaisir, et je puis assurer ceux que cela intéresse, qu'ils ne doivent ajouter aucune foi à ce qui a été dit à ce sujet.

Depuis notre départ de Toronto, pas un homme n'est resté en route, pas un malade, pas de découragement; partout de la bonne entente, nous sommes tous gras, et bien portant, et surtout prêts à braver les moustiques, les froides nuits et les mépris au besoin. Tous les volontaires sauront se rappeler qu'il sont les fils des héros canadiens de 1812, qu'ils ont un passé glorieux à soutenir et un avenir non moins glorieux à mériter.

Dans tous les cas, ayez confiance en ceux appelés à représenter notre nationalité, je suis certain que personne n'a le droit de se douter d'eux, et qu'ils sauront être en l'avenir ce qu'ils ont été jusqu'à ce jour—honnêtes et dévoués aux intérêts de leur pays.

L'enthousiasme que je vous rapportai dans ma dernière correspondance, continue à exister ici, tous les soldats sont désireux de bien faire.

Nous attendons tous les jours des ordres pour le départ définitif, inutile de vous dire que je vous tiendrai au courant de tout.

Si ma correspondance hebdomadaire éprouve quelquefois un retard de 2 ou 3 jours, ne m'en voulez pas, ce sera la faute du steambot qui part d'ici tous les 8 jours, (je compte sans les brouillards.)

L'expédition va bientôt commencer, ce commencement ne sera peut-être pas sans émotion; comptez sur moi, chers lecteurs, pour vous tenir parfaitement et régulièrement au courant de tout ce qui se passera.

Afin que messieurs les moustiques ne m'endommagent pas toute la main droite, ce qui pourrait m'empêcher peut-être de bavarder quelquefois avec vous, je m'engage à porter continuellement en gant cette main. J'espère que vous me tiendrez compte de cet acte de dévouement, en ne dormant pas lorsque vous lirez ma correspondance.

LOUIS DE P.

George-Town, 13 Juin 1870.

Messieurs, Je suis arrivé à George-Town ce matin; jusqu'ici mon voyage a été très-heureux et très-intéressant: J'aimerais à vous donner quelques petits détails sur cette longue traversée, mais comme le temps me manque, je remets à plus tard à vous donner une idée des régions du Nord-Ouest, de ses habitants et de leurs mœurs. Je n'ai encore aucune nouvelle bien positive sur l'état des choses au Fort Garry. Il court beaucoup de rumeurs que voici.

Riel n'ayant reçu aucune nouvelle de l'arrangement des affaires avec le Gouvernement Canadien, et soupçonnant une mauvaise intention dans notre expédition, se tient prêt avec les métis à tout événement.

Des métis très expérimentés, et qui connaissent très bien le chemin que nos troupes auront à suivre, disent qu'elles auront de très grandes difficultés à traverser les forêts et les marais qui les séparent encore de la Rivière-Rouge.

On dit de plus que les feniens veulent aller rencontrer nos troupes sur leur chemin, mais nous n'ajoutons pas foi à cette rumeur, d'autant moins qu'il n'y a pas de chemin praticable, si ce n'est par la Rivière-Rouge, et là ils rencontreraient l'opposition des métis; les feniens connaissent trop bien la difficulté des chemins, et redoutent trop la balle des métis pour vouloir arriver jusqu'à nos troupes.

Les feniens ont offert du secours à Riel en armes et en hommes, Riel les a refusés, il prend tous les moyens de les empêcher de rentrer sur le territoire.